

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 24 mai 2003 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire l'insomnie ». Après l'ouverture de la journée par Madame Christiane Deussen, directrice de la Maison Heinrich Heine, et une présentation du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : anglais avec Ann Grieve et Liliane Abensour, espagnol avec Philippe Bataillon, italien avec Chantal Moiroud. L'atelier d'écriture était animé par Jean-Yves Pouilloux.

L'après-midi, après une conférence de Pierre Pachet intitulée « Les heures de la nuit », le travail en atelier a repris : allemand avec Brigitte Vergne-Cain, anglais avec Jean-Pierre Richard, portugais avec Patrick Quillier et russe avec Hélène Henry.

Brigitte Vergne-Cain

Wolfgang Hilbig : le mal-dormir

Dans toutes les fictions écrites par Wolfgang Hilbig, que je fréquente périodiquement depuis 1986, le mal-dormir est permanent chez le narrateur – un écrivain, toujours – comme si c'était l'unique façon possible de vivre. Son insomnie chronique met à distance la réalité – l'espace et le temps ; renforcée et comme nourrie par l'alcool, elle laisse la voie libre à une sexualité obsédante et un peu tordue, et elle tient en respect les autres.

Ce Wolfgang Hilbig, qui est-ce ? Car, disons-le tout net, malgré notre conviction que c'est un écrivain authentique, inspiré, malgré nos efforts et ceux de Nicole Bary, malgré de très *Belles Étrangères* et quelques proses dans la revue *Liter'all*, Hilbig n'est pas encore « arrivé en France » : trop allemand, difficile à lire, ancré dans un ailleurs mal connu dans le détail, qui n'attire pas, ici... Alors, comme les traducteurs de l'ATLF ne sont pas des lecteurs comme tout le monde, donnons-lui une chance d'être un peu découvert.

Ce Wolfgang Hilbig, donc... ? C'est un Allemand de Saxe, né en 1941 ; il a grandi sans son père (disparu sur le front russe), chez un grand-père mineur analphabète, dans les paysages troués par les puits de mines à ciel ouvert, dans la R.D.A. du socialisme réel qui aurait pu faire de lui un ouvrier-écrivain exemplaire, n'était son tempérament invétéré de réfractaire-né. Mais dans tous ses métiers manuels, un seul vrai désir le poursuit : écrire, mais sans être vu ni surveillé. Ses premiers textes publiés (en 1979) sont des poèmes, et leur titre est révélateur : *Absence*. En même temps, Wolfgang Hilbig écrit entièrement à partir de ce monde ouvrier de la R.D.A. dans lequel il a été immergé, et de cet univers fracturé par l'Histoire : à partir de 1985 un visa permanent lui permet d'osciller entre les deux Allemagne, entre l'est et l'ouest, dans un provisoire qui n'en finit pas...

L'insomniaque que j'ai invité pour les participants de cet atelier, c'est celui de *Die Weiber* (1987) / *Les Bonnes Femmes* (Gallimard 1993) : il vient de perdre son emploi (dans les sous-sols d'une usine de femmes) et il constate autour de lui la disparition des femmes – en fait elles ont le corps coupé en deux : le haut est resté à l'est, le bas passé à l'ouest ! L'insomnie le rejette dans une différence radicale, dans une existence devenue physiquement monstrueuse, dans une errance inquiétante à travers les périphéries les plus désolées, et surtout dans une détestation accrue de lui-même. Une page vraiment forte...

L'effet de choc est indéniable, même pour les germanistes et traducteurs expérimentés qui étaient là ! Nous avons pu, dans des échanges riches et vivants – et d'autant plus aisés peut-être que nous n'étions pas trop nombreux –, essayer d'évaluer comment doser ici le poids des adverbes, tel effet de style, la longueur des phrases et les effets de ponctuation, là les termes repris, les allitérations, les faux amis, si présents en allemand. Mais comme se retrouver dans un atelier de traduction, c'est s'atteler un moment ensemble à tirer la charrette – ouf, c'était bien, c'était réconfortant et stimulant !

Un dernier clin d'œil à ATLAS : quel raffinement de nous avoir installés, pour lire/traduire du Hilbig, dans une salle au sous-sol, avec juste une fenêtre longue au ras de l'herbe de la Cité-U !